

DUONG
THU HUONG

●
AU ZÉNITH

roman traduit du vietnamien
par Phuong Dang Tran

SABINE • WESPIESER  **ÉDITEUR**

AU ZÉNITH

DU MÊME AUTEUR

HISTOIRE D'AMOUR RACONTÉE AVANT L'AUBE
Éditions de l'Aube, 1991

LES PARADIS AVEUGLES
Éditions Des Femmes, 1991

ROMAN SANS TITRE
Éditions Des Femmes, 1992

AU-DELÀ DES ILLUSIONS
Éditions Philippe Picquier, 1996

MYOSOTIS
Éditions Philippe Picquier, 1998

TERRE DES OUBLIS
Sabine Wespieser éditeur, 2006 (Livre de poche, 2007)

ITINÉRAIRE D'ENFANCE
Sabine Wespieser éditeur, 2007 (Livre de poche, 2009)

ŒUVRES (*Au-delà des illusions ; Les Paradis aveugles ; Roman sans titre ; Terre des oublis*)
Robert Laffont, collection Bouquins, 2008

DUONG THU HUONG

AU ZÉNITH

roman traduit du vietnamien
par Phuong Dang Tran



SABINE WESPIESER ÉDITEUR
5, RUE BARBETTE, PARIS III
2009

© Duong Thu Huong, 2009

© Sabine Wespieser éditeur, 2009
pour la traduction française

Pour Luu Quang Vu
et tous les innocents qui sont morts dans ce silence noir

AVERTISSEMENT

JE N'AI PAS LE TALENT D'ÉCRIRE une fiction entièrement tirée de mon imagination. Chaque livre que j'écris est fondé sur une histoire vraie. Pour autant, rappelons qu'un roman est un roman. Ce n'est pas une autobiographie ni l'assemblage de plusieurs biographies.

Comme tous mes autres romans déjà publiés, Au Zénith est fidèle à ce principe. Cependant, pour éviter tout malentendu, j'insisterai sur un cas particulier : les personnages de Trần Vũ et de ses proches. Pour construire le personnage de Trần Vũ, j'ai pris pour modèle M. Vũ Kỳ, ancien directeur du musée Hồ Chí Minh. En revanche, le personnage de Tô Văn n'a rien à voir avec l'épouse de Vũ Kỳ ni avec sa famille. J'ai, ici, fait se rencontrer un modèle masculin et un autre modèle féminin dans les milieux proches des hautes sphères du pouvoir vietnamien de l'époque. De tout temps, les écrivains ont recouru à de telles méthodes. Je ne fais pas exception.

Dans la réalité, je n'ai pas eu l'honneur de connaître M. Vũ Kỳ car je ne voulais pas m'introduire dans les milieux proches du pouvoir communiste. Allergique aux courbettes et manigances qui y ont cours, je n'ai pu me résoudre à le rencontrer, malgré ma curiosité brûlante et ma grande admiration. C'est seulement quand j'ai appris qu'il était très malade que je me suis mêlée à la foule venue lui rendre visite. Ce fut notre première et dernière rencontre. Il décéda l'année d'après.

Pour moi, M. Vu Ki fait partie de cette infime minorité d'hommes à l'esprit chevaleresque qui savent encore ce que signifient la droiture et la fidélité entre maître, disciple et amis. Ce sont là de belles et précieuses vertus du peuple vietnamien qui, durant un demi-siècle, ont été constamment attaquées et finalement détruites par le pouvoir communiste.

L'épouse de M. Vu Ki ainsi que sa famille peuvent être fiers de l'avoir eu pour mari, pour père, pour ancêtre.

Duong Thu Huong

DUO

PÈRE ! PÈRE !

Le cri du gamin réveille brusquement le président. Un étourdissement le saisit, comme s'il avait reçu un coup sur la tête.

– Père ! Père !

Le cri provient du fond de la vallée, se répercutant sur les parois rocheuses, secouant les arbres, déferlant telles des vagues invisibles dans l'espace silencieux.

Égaré une fraction de seconde, il reprend ses esprits :

Non, ce n'est pas sa voix, c'est un autre enfant...

La douleur dans sa nuque, ainsi que son désarroi, se dissipe lentement. Le président se lève, sort de sa chambre.

Il s'adresse au soldat en faction :

– Que se passe-t-il ?

– Peut-être un accident dans la vallée, président... Quelqu'un a dû tomber du haut de la falaise.

La sirène d'alarme de la garnison, située en bas de la vallée, se met à hurler. Il n'y a pas un souffle de vent. Remue-ménage des soldats partant à la rescousse.

– Père ! Père !

– Père ! Au secours ! À l'aide ! Mon père est tombé.

Appel affolé du garçon. Un appel d'adolescent qui dénote à la fois l'innocence et le début de l'âge adulte. Dans cette voix, il sent vibrer intensément le lien d'amour entre un fils et son père. Tout se téléscopie dans cet appel désespéré : les années de vie dans le cocon familial, leurs attaches invisibles, la douleur de la brutale séparation et la stupeur devant un futur inconnu.

Les pensées s'entrechoquent dans la tête du président.

Il doit avoir le même âge. Même âge mais moins de chance.

Son fils. Le fils qu'il a voulu oublier sans jamais y parvenir. Le fils dont il s'était éloigné mais qui est revenu habiter son cœur, un lieu sûr pour l'enfant, mais dangereux pour lui. Là où il s'est réfugié, son image ne cesse de l'obséder et elle est devenue l'objet d'un remords alimentant le feu de son enfer, le consumant chaque jour.

À qui peut-il ressembler maintenant ? À elle ou à moi ? Il doit être beau garçon.

Silence.

Dans sa mémoire, le petit, âgé d'à peine six mois, ressemblait déjà à sa grande sœur. Le nez, la bouche, l'air serein quand il riait, des cheveux fournis aux tempes et sur le front. Puis de sept mois à un an, l'enfant s'était métamorphosé pour ressembler étrangement à sa mère. Ce changement les avait beaucoup surpris. Même Dông, la sœur aînée de son épouse, en avait été sidérée. Dông, une femme admirable, qui avait pris soin de son petit neveu après avoir élevé sa sœur.

C'est déjà un adolescent. Comme le temps passe vite.

Oubliant la présence de son garde du corps, debout à ses côtés, il soupire.

– Président ? Vous avez des instructions ?

– Instructions ? demande-t-il, un peu surpris. Vous avez vu ? Les soldats sont partis à leur secours. Et nous ? Nous restons plantés ici, inutiles...

– Président...

Le soldat est sur le point de dire quelque chose mais se tait, soudain tout rouge. Il recule, l'air embarrassé et déconcerté. Le président prend conscience de sa maladresse.

– Oh, je voulais dire que nous sommes inutiles parce que nous ne pouvons pas descendre participer aux secours. Mais bien sûr, en général, nous sommes des gens utiles à la société, chacun avec ses responsabilités.

– Oui, président.

Le garde est soulagé. Son visage rondouillard est brillant de transpiration. Le président le rassure d'une tape sur l'épaule :

– Je plaisante. N'y prêtez pas attention.

Il sourit puis montre la pagode d'où parviennent les prières et les tintements des cloches rituelles.

– Vous pouvez disposer. Allez faire un tour du côté de la pagode pour vous changer les idées.

Il retourne dans sa chambre et se laisse tomber sur le lit. Après avoir fermé la porte, le gros soldat s'en va. Ses pas lourds résonnent sur le perron puis se fondent dans le rythme scandé des

cloches de bois. Le son régulier des cloches rappelle au président les gouttes d'eau tombant dans une grotte peuplée de stalactites. Les minutes s'écoulent...

Tôt ce matin, encore dans son lit, il avait entendu la bonzesse parler aux deux soldats de faction devant sa chambre :

– Aujourd'hui, nous devons prier dès le matin et pendant toute la journée. Est-ce que cela dérange le président ?

– Oui ! Il faut le laisser dormir.

– S'il vous plaît ! Cela n'arrive qu'une fois l'an. Nous ne le dérangerons que ce matin, exceptionnellement...

Jetant sa veste ouatée sur ses épaules, le président était sorti de la chambre :

– Camarades, laissez prier les gens de la pagode ! Je suis déjà levé.

– Gloire à Bouddha ! Merci, président.

S'inclinant très bas, la bonzesse l'avait remercié en joignant ses mains. Elle avait repris la lampe à pétrole posée au pied du mur et était retournée vers la pagode. Il faisait encore sombre, la brume était en suspens comme de la fumée. La vue de la tunique brune de la bonzesse flottant dans le brouillard épais avait produit sur lui une étrange impression. Cette lampe oscillant dans la nuit lui avait rappelé une image du passé.

Incapable de se rendormir, il allume la lampe et essaie de lire. Il n'y arrive pas. De la pagode lui parviennent les prières rythmées par les cloches. Il reste ainsi un long moment, la tête vide, feuilletant son livre mécaniquement tout en écoutant cette musique de prière qui s'écoule, monotone comme un fleuve paisible, comme un filet d'eau entre les herbes.

Enfin, il retrouve l'image qu'il cherchait. Sa mère... Il y a si longtemps... Par une nuit d'hiver glaciale et embrumée, elle tenait ainsi une lampe à pétrole et traversait la cour. Les pans de sa tunique flottaient comme ceux de la bonzesse. Elle descendait vers l'enclos des buffles pour rajouter un peu de paddy à la braise. Par des nuits aussi froides, si on n'entretient pas auprès d'eux une source de chaleur, les buffles peuvent mourir ou avoir les pattes gelées et devenir inaptes à tirer la charrue. À l'époque, il avait quatre ou cinq ans et dormait blotti dans les bras de sa mère. Quand elle s'était levée, il avait sorti sa tête de sous les couvertures pour la suivre des yeux. Une frêle et jeune paysanne, les pans de tissu léger voletant dans le vent, la chaleur de ses bras et l'odeur suave du lait maternel. Les saveurs de ce passé trop lointain, revenues subitement, font remonter dans sa gorge une émotion irrépressible. En même temps, une tristesse inexplicable l'envahit.

Impossible...

Il ferme le livre et attrape les journaux. Les informations quotidiennes se suivent et se ressemblent. Quel sens à continuer de manger tous les jours les mêmes plats, préparés par le même cuisinier ? La lassitude l'envahit, engourdit ses membres. L'image de la femme revient, le ramène encore à son enfance. Le garçon de cinq ans assis dans son lit et regardant sa mère le ramène à un autre garçon... Son cœur est un brasier.

Vers neuf heures, il étouffe. Après que le gros soldat a rangé la théière du matin, il lui dit :

– Je voudrais me promener un peu en forêt. Tenez-vous prêt, dans dix minutes, on sort.

– Président, s’il vous plaît, non ! répond le soldat, affolé. Devant l’air mécontent du président, il s’empresse de baisser la voix :

– On ne peut pas aller en forêt aujourd’hui, président. Veuillez m’en excuser.

– Il fait froid, mais il ne pleut pas. Je prendrai ma veste ouatée, s’irrite-t-il.

– C’est aujourd’hui un jour néfaste, président. La bonzesse me l’a dit hier. Le pire jour de l’année. C’est pour cela qu’ils se sont mis à prier si tôt ce matin.

– Ah bon ! Et vous croyez à ces superstitions, vous, si jeune ?

Comme un coq qui aurait avalé un élastique, le soldat bafouille :

– Je crois... Je n’ai pas peur pour moi, mais j’ai la responsabilité de votre sécurité, président. On ne peut pas y aller.

Jamais encore il n’a senti cette détermination chez le gentil jeune homme. Il sourit et se tait par politesse tout en reconnaissant que ces craintes sont peut-être fondées : depuis dix-huit mois qu’il habite ici, à côté de la pagode Lan Vu, c’est la première fois qu’un accident arrive.

L’accident de l’homme et l’appel de son fils le replongent dans son propre enfer. Son fils lui manque tant. Cette absence douloureuse le dévore sans pitié comme un cancer. Son cœur est tel un petit oiseau sans plumes tombé dans un buisson d’épines.

Il s’allonge, les yeux fermés.

Est-ce que mon fils pleurera le jour de ma mort ? Crierait-il comme ce garçon dans la vallée ?

Une réponse méprisante l'atteint comme une gifle :

Qu'espères-tu ? Il ne connaît même pas son père... Et comment pourrait-il retrouver ce père qui l'a abandonné en effaçant toute trace ?

Pitoyable, il tente de répliquer à ce juge invisible :

Mais le temps... J'espère qu'avec le temps...

Le juge se détourne dans un silence dédaigneux. Gémissant, le président enfouit sous l'oreiller son visage déformé par la honte. Mais les spasmes le saisissent, sa poitrine hurle de douleur comme si son cœur était broyé dans des mains de fer. Il a tellement envie de pleurer. Une envie qu'il n'a plus éprouvée depuis son jeune âge. Une sensation étrange, pressante, passionnée, douloureuse. Il veut pleurer librement, à chaudes larmes, en plein jour, devant tous. Pleurer à satiété, pleurer de chagrin, pleurer comme un enfant debout sous le ciel immense, sur cette terre épaisse. Il veut crier au milieu de ces forêts, de ces montagnes, à l'instar du fils de ce malheureux tombé dans le précipice. Et au lieu de crier « Père », il crierait « Mon fils ! »

Mon fils !

Mon fils ! Mon sang, ma descendance, mon cœur... Le fruit défendu de notre amour, à elle et moi...

Quelqu'un frappe à la porte. Lè, le chef des gardes, entre :

– Président ! Comment allez-vous ?

– J'ai un mal de tête épouvantable.

Il reste couché. La voix régulière de Lè tombe comme les gouttes d'un robinet mal fermé. Ses paroles sont des coups de marteau assésés sur sa nuque :

– Le thé est prêt, président. Buvez tant qu'il est chaud.

– Laissez-le-moi.

– Dois-je appeler le médecin ?

– Pas besoin. Tout le monde a des migraines... Je vous rassure. Ce n'est pas une crise d'hypertension.

– Président, ce n'est pas prudent ! Vous êtes en cours de traitement.

– Le traitement est terminé depuis deux semaines.

– Mais...

Il se lève. Le chef des gardes reste debout au milieu de la chambre, immobile, le plateau à thé dans les mains. Une fois par jour, le matin ou le soir, le chef des gardes sert personnellement le président afin de vérifier son état de santé et le travail de ses soldats. Un dévouement étrange. Une froide attention. Son visage grêlé, banal et cuivré évoque un Indien ou un Arabe.

– Ce thé infusé avec la gélatine de Linh Chi est un médicament pour le cœur. Le docteur a recommandé de le boire chaud. Je le garde dans une théière spéciale.

– D'accord. Laissez-le sur la table.

Quelle vie je mène ? Impossible d'avoir un instant à moi.

Tout en posant le plateau sur le bureau, Lê insiste :

– Buvez, s'il vous plaît ! Il est encore chaud.

– Merci. J'ai entendu un enfant crier dans la vallée. Les accidents sont-ils fréquents ?

– Non, président. Mais il y en a chaque année, disent les gens du coin. N'y prêtez pas attention. J'ai déjà envoyé mon adjoint avec quelques hommes.

– Les autorités ne font rien pour réduire la fréquence de ces accidents ?

– Si. Mais...

Le chef des gardes est surpris. Puis ses yeux, brillant d'une malice impertinente, font penser au président qu'il a posé une question idiote.

– Je sais bien que la volonté des hommes ne peut rien contre les catastrophes naturelles ou le destin. Mais enfin, il faut quand même que le gouvernement fasse quelque chose. Au moins...

Le chef des gardes l'interrompt.

– Mais bien sûr, président. Les secouristes se chargeront de transporter le blessé à l'hôpital de la province. C'est très loin d'ici et la famille du malheureux n'en a pas les moyens. Puis, s'il y passe, les organismes officiels aideront pour les funérailles. D'abord la Jeunesse communiste, puis le comité local du Parti... et d'autres.

– Je voudrais rendre visite à la famille.

Il est surpris de sa propre idée. Lê reste muet un long moment avant d'esquisser un sourire mécanique :

– Président, vous venez à peine de terminer votre traitement. Vous êtes encore en observation. Vous rendre à une cérémonie funèbre n'est pas une bonne idée. De plus, le dénivelé jusqu'à la vallée est pratiquement de mille mètres. Même les jeunes soldats se fatiguent...

– Vous m'avez bien monté jusqu'ici, vous pouvez me redescendre !

Il a parlé avec froideur. Devant cette réaction imprévue du président, Lê se racle la gorge :

– Vous étiez venu par hélicoptère. En ce moment, toute l’escadrille a été réquisitionnée au front pour le transport des blessés. Nous avons subi de grosses pertes.

– Quoi ? rétorque-t-il, une pointe de colère dans la voix. Chaque semaine je reçois des rapports du secrétariat du Comité central. Tous m’assurent des victoires. Que voulez-vous dire ?

Lê baisse la tête. Difficile de deviner ce qui se passe derrière ce front bas, carré et droit comme une falaise, un front réputé ressembler à celui de Staline, ce qui fait la fierté de Lê. Vous avez vu mon front ? C’est le même que celui du grand Staline ! Vous avez intérêt à me respecter !

En ce moment, ses yeux sont rivés au sol. Il réfléchit. Il finit par s’incliner :

– Si vous êtes décidé, président, j’informerai Hanoi.

Le président se lève et sort dans le jardin. Le soldat à la peau mate s’est éclipsé. La colère l’opprime, bloque sa respiration brûlante.

Le souffle d’une locomotive ?

La locomotive qui l’avait emmené loin de son pays. La locomotive qui l’avait ramené. Cette même chaleur est en train d’incendier son âme.

Une branche d’abricotier, le touchant à la tempe, lui fait cligner des yeux. Il entend à nouveau le jeune garçon. Celui-ci ne crie plus. C’est maintenant un gémissement qui se mêle au bruit du vent.

Les secours sont peut-être arrivés.

Sorti du jardin, il se dirige vers l'entrée aux trois portiques. Le vent, un moment calmé, s'est levé et déferle entre les parois montagneuses, chassant les nuages à l'horizon pour dégager un ciel d'un bleu doux et transparent. Grâce à la clarté, le président discerne les forêts en bas dans la vallée et les clairières entre les pins. Les baraquements de la garde présidentielle ressemblent à de petites boîtes d'allumettes posées les unes à côté des autres en dessous des parois rocheuses. Il aperçoit aussi l'ancienne station météorologique de l'époque coloniale française. Plus bas encore, des sentiers sinueux plongent dans le gouffre de la vallée. Les soldats et les villageois transportent l'homme accidenté sur un brancard. Ils marchent telles des fourmis sur un brin de jonc, en file indienne.

– Père, père !

Le vent change de direction, souffle du fond de la vallée vers les sommets. Les pleurs du gamin sont emportés vers le ciel.

*Il n'arrête pas de pleurer. Son père est peut-être mort. Le malheureux !
Pauvre petit qui est orphelin désormais...*

Il ferme les yeux. Le vent entre les pins entonne une symphonie qui s'élève vers l'immensité du ciel. Le président sent la fraîcheur du printemps et de la vieille forêt lui gifler le visage...

– Père ! Père !

Une question l'assaille.

Si je meurs, est-ce qu'il me pleurera ? Est-ce qu'il m'aime comme ce fils de bûcheron aime son père ?

Il s'arrête en franchissant le portique, hagard, comme devant un mur. Le jeune garde a suivi ses instructions en restant près de la pagode, mais il le surveille. Voyant la pâleur du président, il accourt :

– Je vous en prie, rentrez dans votre chambre. C'est encore très glissant ici et en plus, vous allez attraper froid.

Il le saisit aux épaules pour le guider. Le président veut se dégager mais la chaleur de ces bras et de ce corps grassouillet l'amollit.

Un brave gars.

Il se laisse emmener. Le thé est maintenant froid. Il s'assoit pour la boire, la bouche amère :

Il ne me pleurera pas. Parce qu'il ne connaît pas son père... Il ne le connaîtra jamais...

Puis il a une pensée pour le malheureux bûcheron.

Qui donc est le plus malheureux ?

Il comprend enfin pourquoi il veut rendre visite à la famille. En plus de la curiosité, une envie l'étreint : il veut assister aux funérailles d'un père. D'un vrai père.

Le thé spécial de Linh Chi ne peut apaiser le feu dans sa poitrine. Malgré l'espace immense de sa chambre, il n'arrive pas à respirer. Il ouvre grand les fenêtres pour laisser entrer l'air de la forêt et des montagnes. Au bout du lit, un chauffage électrique est allumé.

Si ce n'est pas du luxe... Il pense au feu de bois que les bonzesses doivent allumer pour se chauffer.

Sur l'appareil, Blanche Neige et les sept nains dansent autour d'un feu factice. Il fixe un long moment ces personnages de

conte puis s'approche de la fenêtre. Le vent souffle sur les versants de la montagne, chantant dans les forêts qui lui sont familières.

Les essences tropicales, mêlées aux pins, tapissent les hauts flancs de la montagne juste en dessous de la pagode Lan Vu et s'étendent jusqu'à l'horizon, au nord. Plus bas se déploient les forêts de bambous. Toutes les espèces de bambous, les jaunes, les verts, les épineux, s'entremêlent dans un concert de musique estivale. Les forêts de bambous colonisent les flancs bas des collines, touchant le Village des bûcherons, les plantations de thé et les rangées de manioc. Plus bas encore, ce sont les rizières en escalier puis les champs, différents de ceux des plaines, mosaïque de verts tendres ponctuée de petits hameaux s'étalant vers l'horizon au sud. Naguère, les pèlerins avaient l'habitude d'escalader les trois terrasses montagneuses pour se rendre à la pagode Lan Vu, au moins une fois l'an, en janvier, quand les abricotiers en fleur recouvrent la pagode d'un manteau blanc et que les pruniers sauvages décorent les sentiers de dentelles bourgeonnantes. Ceux qui triment toute l'année les pieds dans la boue des rizières attendent ce pèlerinage comme un moment sacré où leur rêve secret se réalise, apaise les souffrances de l'année écoulée et donne espoir pour le chemin qui reste à parcourir. Le blanc virginal de la fleur d'abricotier, le blanc diaphane de la fleur de prunier, la brume du matin de printemps, les nuages sans tache et la vapeur des ruisseaux offrent une impression magique, un concert de transparence et de pureté. C'est un tableau qui insuffle au spectateur force, pureté et renaissance...

Ou sont-ce les prières et le gong de la pagode qui sont des baumes magiques destinés à adoucir la vie misérable ?

Il se sent coupable. Depuis qu'il réside ici, le gouvernement a interdit les pèlerinages. Invoquant en prétexte la sécurité du président, l'État a enlevé aux habitants pauvres leur seule joie, leur seul moment de rêve dans ce coin perdu. La pagode est desservie par douze bonzesses. L'ordre avait été donné de les regrouper toutes dans les deux annexes du bas, dans les forêts de bambous. Il avait dû protester vigoureusement pour qu'on autorise la vieille vénérable et une jeune bonzesse à rester sur place. Les deux femmes passent ainsi les journées à jardiner, à nettoyer le temple et à prier. Elles ne se reposent jamais, hormis la nuit et lors de rapides repas. La pudeur l'a toujours retenu de franchir la cour pavée de vieux carreaux. Cette cour est la frontière symbolique entre son espace et le leur. De temps à autre, il ne peut s'empêcher de jeter un œil et les aperçoit assises l'une en face de l'autre, à une table basse en bambou. Joliment disposés entre elles, les plats d'un repas simple, frugal.

Ne sont-elles jamais tristes ? N'ont-elles jamais peur ? Sont-elles à ce point étrangères aux sentiments humains ? Elles ne désirent rien, ne se fâchent jamais. N'éprouvent-elles aucune passion, amour, haine, joie, tristesse ? N'attendent-elles rien ? Leur vie s'écoule comme l'eau d'un canal, sans cascade, ni gué, ni vagues, ni remous... Une telle vie n'est-elle pas triste et lourde à porter ?

À chaque fois qu'il voit leurs visages, calmes comme la surface d'un lac de montagne, ces questions reviennent comme une ritournelle. Une énigme.

– Président ! Ne restez pas trop longtemps à la fenêtre. Il y a beaucoup de vent.

Le jeune garde a fini de balayer et se tient derrière lui.

– Ne vous inquiétez pas. Je vais rester encore un petit moment, j'ai besoin d'air.

Puis, voyant le panier du soldat rempli d'éphémères :

– Il y a beaucoup de papillons de nuit ?

– Oui, président. Il fait très humide...

Le vent tombe soudain. Comme par coïncidence, le gong et les prières s'arrêtent aussi. Les abricotiers, sans vent, s'immobilisent. Quelques secondes après, les deux bonzesses sortent.

– Bonsoir, vénérable ! Vous priez tard, aujourd'hui.

Il salue toujours la vénérable en premier. Dès sa plus tendre enfance, sa mère lui a appris à respecter les personnes âgées. La vénérable est probablement octogénaire, elle doit être son aînée de près de dix ans. De petite taille mais solide et très sagace. Elle s'approche de lui.

– Bonsoir, président. Ce matin, en tirant les bâtonnets, nous avons su qu'un malheur allait arriver aux pauvres villageois. C'est pourquoi nous prions pour apaiser leur souffrance.

– Alors, le malheureux sera-t-il sauvé ?

– Nous n'avons pas la prétention de répondre à votre question. Que l'homme vive ou meure, c'est son destin qui décide. Nous prions Bouddha pour que le sort du malheureux advienne dans la paix. Si son destin est de rester encore en vie, nous prions pour qu'il puisse rejoindre rapidement sa famille et continuer à vivre avec elle. Si son destin est arrivé à son terme, nous prions pour que

son âme puisse se libérer, quitter cette vie terrestre sans souffrance, afin que sa famille soit déchargée du fardeau et qu'il se réincarne en paix dans sa prochaine vie.

Il se tait.

S'il en est ainsi, les prières ne peuvent rien pour ce monde...

Semblant deviner sa pensée, la vénérable ajoute :

– Président, vous êtes un héros, connu dans le monde entier. Vous êtes le père de la Patrie. En tant que citoyennes vietnamiennes, nous avons un immense respect pour vous. Mais nous sommes des nonnes, nous vivons dans des mondes où vous n'êtes pas. Nous croyons à des choses dont vous n'avez aucune idée. Permettez-nous de nous taire devant des questions auxquelles nous n'avons pas de réponse.

– Vénérable ! Ne vous formalisez pas ! Je n'ai pas de questions importantes. Je souhaite juste comprendre vos prières.

– Président, vous comprendrez si votre destin le permet.

Une question lui brûle la langue :

– Mais si mon destin ne le permet pas ?

La vénérable, sans se vexer, sourit.

– Dans ce cas, président, vous ne saurez jamais. Vous pouvez lire mille ouvrages, écouter mille fois les explications des grands théologiens, vous ne saurez pas.

Elle lui montre du doigt, dans la vallée à l'ouest, une chaîne de montagnes qui s'étend face à eux.

– Regardez. Les gens du coin l'appellent la montagne de l'épée car elle en a la forme. Regardez ces petits sentiers qui courent au pied de la montagne. Les sentiers des deux versants opposés ne se

rencontrent jamais. Ils symbolisent les différentes voies de la vie sur terre. Si le destin l'a voulu, on ne chemine que sur une seule voie.

Elle le salue :

– Gloire à Bouddha ! Nous n'osons pas vous déranger davantage.

La jeune bonzesse le salue également. Elles retraversent la cour pour revenir au temple.

Il les suit du regard. Elles portent des robes brunes. Aucune grâce, aucune beauté. À vrai dire, elles pourraient être des jeunes filles qui attirent les regards mais il n'en est rien. Sur le plan intellectuel, elles ne dépassent pas non plus la moyenne. Mais il discerne chez elles une force intérieure extraordinaire qui les aide à résister à la puissance brutale de ce monde.

Il sait qu'il existe des gens surdoués, formés dans les pays occidentaux et considérés comme des puits de science, pourtant capables de commettre les pires bêtises sans l'ombre d'une hésitation. La puissance peut briser la conscience humaine et le respect de soi. Sous la direction du Parti, des armées de savants affirment sans sourciller qu'il vaut mieux nourrir les cochons avec de la bouse de buffle qu'avec du paddy, que le liseron d'eau est meilleur pour la santé que la viande, ou encore qu'un enfant ne doit pas consommer plus de deux cents grammes de viande par mois sous peine d'être malade. Leurs publications l'ont fait rougir de honte mais il n'a jamais pu les arrêter. La machine était lancée, qu'il a lui-même contribué à fabriquer.

Il pousse un soupir. Un tic depuis quelques années. Plusieurs fois, il a essayé de s'en défaire sans y parvenir.

Le jeune soldat s'approche :

– Président, je vous demande l'autorisation de partir.

– C'est déjà la relève ?

– Il reste encore trois minutes et dix secondes mais l'équipe suivante est déjà arrivée.

Il a répondu en consultant fièrement sa montre. C'est probablement son bien le plus précieux, un accessoire professionnel fourni par l'État.

– Il est cinq heures, dit-il en levant son regard vers le portique.

Deux soldats viennent relever le soldat grassouillet. Il entend leurs pas sur les pierres de l'entrée. Le vent étant tombé, les bruits résonnent dans le silence. Ils s'avancent devant lui, se mettent au garde-à-vous. Il les met au repos d'un geste. Le soldat grassouillet a quitté la cour de la pagode pour descendre vers le sentier. À cause de sa corpulence, il est plus bruyant que ses deux collègues réunis. Le président distingue nettement le son d'un caillou heurtant la paroi rocheuse en dégringolant.

Il retourne vers sa chambre. L'équipe de service est en train de mettre la table du dîner. Comme il n'est pas convenable d'utiliser la cuisine de la pagode, ses repas sont préparés à la garnison et lui sont portés ensuite. Son médecin dîne là pour en contrôler la qualité. Il passe la nuit dans une annexe de la pagode.

Le chef cuisinier vient à sa rencontre, chaleureux :

– Bon appétit, président !

– Vous avez déjà travaillé toute la journée ! Ce n'était pas la peine de monter jusque'ici ! Vous auriez dû demander à quelqu'un...

– Je voulais m’assurer que les plats vous conviennent... Sinon, je changerai le menu.

– Vous savez bien que je ne suis pas difficile !

– Bien sûr, je sais que vous ne voulez déranger personne. Mais votre santé est un bien de la Nation. C’est un honneur pour moi de vous servir et de vous protéger.

Le président s’assoit en silence. L’aide-cuisinier pose la marmite de riz sur la table et sort derrière le chef. Le président sait qu’ils l’observent du dehors. Des gens loyaux et sincères, pense-t-il en affectant de manger avec plaisir, malgré son manque d’appétit. Après leur départ vers la garnison en bas de la montagne, il éteint la lampe et contemple le ciel noir à travers sa fenêtre. Dans la pénombre, les arbres prennent des formes inquiétantes. L’éclairage électrique reflété par les feuilles dévoile des milliers d’yeux malicieux ou menaçants clignant au rythme du vent.

Son angoisse s’est apaisée. Le souffle brûlant dans sa poitrine s’est dissipé, remplacé par un grand vide. Son cœur est une maison désertée, ouverte à tout vent, dans laquelle il poursuit des fantômes. Son âme est une île déserte que les oiseaux ont fuie, où seules quelques plumes sur l’herbe témoignent de leur passage.

Il reste ainsi un long moment. Subitement, des frissons violents le secouent. Quelqu’un l’appelle. Il se retourne. Les gémissements continuent. Il regarde à gauche, ça vient de la droite. Il regarde à droite, ça vient de la gauche. Comme un jeu de cache-cache enfantin. Il se lève, regarde autour de lui. Rien d’autre que les quatre tableaux représentant, dans un style archaïque, le printemps, l’été, l’automne et l’hiver.

Le son provient maintenant d'en haut.

Est-ce mon propre cri ? Mon cri muet venu de derrière l'horizon ? Ou est-ce le cri de ma bien-aimée ?

Quelle importance ? Depuis si longtemps, il tait ses opinions. Ses pensées sont comme les navires qui ont sombré et s'amassent au fond de l'océan, sous la vase et les algues. Comme ces malheureux marins décapités par les pirates, dont les corps sont depuis si longtemps engloutis, et sur lesquels passent et repassent les vagues hurlantes pour les enfermer à jamais dans les profondeurs marines où règne le silence.

Maintenant, il sent le danger imminent.

Quelque chose de l'ordre d'un tremblement de terre, ou les prémices d'un raz-de-marée ou le réveil de volcans endormis. Il sent bien l'afflux de souvenirs lointains et oubliés, comme des guenilles reprenant soudain la forme du vêtement d'antan. Les années passées rebroussement chemin. Miracle divin ou sortilège démoïaque ?

Il ne sait. Il ne peut savoir. L'océan est en furie. Il pressent le retour des disparus.

On frappe à la porte. D'abord de petits coups, qui deviennent ensuite pressants. C'est son médecin venu pour la visite du soir avant de se retirer dans sa chambre de la pagode.

– J'ai sommeil, dit-il avant même qu'il n'entre. Allez dormir ! Je vous appellerai si j'ai besoin de vous. Votre téléphone marche bien ?

– Oui, président ! Ils l’ont réparé. Laissez-moi faire quelques contrôles.

– Pas besoin ! Vous m’avez déjà examiné hier soir. Ma santé ne peut se dégrader en vingt-quatre heures. Allez vous coucher. Je vous préviens, je vais fumer une ou deux cigarettes.

– Mais...

– Depuis trois semaines, je n’ai pas touché à une seule cigarette. Ce soir, je vais fumer. De temps en temps, il faut faire des concessions.

Le devoir du médecin est de lui rappeler que la cigarette lui est interdite et qu’il ferait mieux d’arrêter définitivement, mais il semble mesurer l’inutilité de tels propos. Aussi, après quelques secondes d’hésitation, il le salue :

– Bonne nuit, président !

– Bonne nuit à vous aussi !

Le médecin disparaît dans la nuit. Quelques instants après la lumière s’allume dans la chambre de l’autre côté de la cour. Puis une voix d’homme s’élève :

Mon amour,

Quand nous reverrons-nous ?

Le président tend l’oreille. Cela fait longtemps qu’il ne l’a pas entendu chanter ainsi. Il sait que le médecin adore les chansons d’amour mais en sa présence, il n’entonne que des hymnes militaires ou des chants populaires. Ce soir, en lui disant qu’il allait fumer, l’avait-il enfin libéré de ses inhibitions ?

*Mon amour,
Où es-tu maintenant ?*

Les paroles légères montent dans le ciel tel un cerf-volant rencontrant la brise d'été. Un été bien lointain... Cet été-là, le vent du Laos, traversant les montagnes de l'est, hurlait sur les champs arides, parcourus de craquelures comme les rides monstrueuses d'une pauvre divinité des montagnes. Les oiseaux, assoiffés, se terraient en silence mais dans le ciel volaient des multitudes de papillons jaunes et verts. Ils dansaient, rêves entremêlés, étincelles saluant le dernier souffle d'un homme tombé au champ d'honneur.

Mon amour...

La voix chaude le ramène à un autre été, un été frais à l'ombre des arbres, dans le bruit cristallin des ruisseaux. Et ces crépuscules éclairant le champ de bataille.

*Où es-tu maintenant,
Tu es si loin mais mon cœur ne peut t'oublier...*

La nuit est calme. Le vent est tombé. Pas de lune. Pas une seule étoile. Un noir mystérieux. Montagnes, ruisseaux, forêts, vergers, village de bûcherons en bas, champs et rizières au loin, tout est plongé dans la profondeur nocturne. Un espace noir immense. Dans ce monde suspendu, chaque parole du chant résonne comme un tintement de cloche.

Le président s'allume une cigarette.

Mon amour...

Quand pourrons-nous nous revoir ?

Soudain, des sanglots. Derrière lui. Des sanglots si familiers qu'ils le figent de stupeur. Il n'ose se retourner. Tirant sur sa cigarette, il veut sortir de ce cauchemar. Mais les sanglots sont toujours là, il entend même le souffle de la respiration. Un visage baigné de larmes se pose sur sa joue. Les larmes sont très froides. Il allume une deuxième cigarette, puis une troisième, fume comme un sapeur. Sa joue est mouillée de larmes.

Mon amour...

Le chant se déroule mais ce n'est plus un chant, c'est l'appel de sa conscience. Il n'ose pas le formuler et l'appel reste muet.

Pardonne-moi, mon amour... Pardonne-moi...

Ses yeux piquent, une onde de chaleur le traverse. La fumée s'envole en volutes. Elle tourne comme ces nuages des crépuscules orangeux, comme la brume qui monte sur les étangs au printemps... Sa vie n'est-elle pas semblable à cette illusion brumeuse, à la merci du moindre souffle de vent ? Son pouvoir n'est-il que la lueur éphémère d'une lampe dans une salle de théâtre ?

Pardonne-moi, mon amour...

Il n'a pas remarqué son médecin, apparu dans l'encadrement de sa porte :

– Président.

Il lève la tête.

– Vous avez arrêté de chanter ? J’aime bien vous écouter, le savez-vous ? Vous avez une superbe voix de baryton. Vous auriez pu être professionnel.

– Président, vous me faites rougir !

– Je vous dis ce que je pense, sans flatterie !

– Merci, président.

– Pourquoi êtes-vous revenu ?

– Les gardes m’ont informé que vous avez beaucoup fumé. Ce n’est pas bien pour votre santé.

Le président considère le paquet de cigarettes. Il en a consommé une bonne moitié. Ça sent la cigarette à plein nez dans la chambre. Le médecin le fixe du regard, peut-être essaie-t-il de sonder son âme pour connaître la raison de ses yeux humides. Le président sort son mouchoir.

– C’est vrai, j’ai un peu exagéré. La fumée me fait presque pleurer.

– Président...

– Ne vous inquiétez pas. J’éteins cette cigarette.

Il écrase la cigarette dans le cendrier, se lève et s’étire. Il fait semblant de bâiller :

– Il faut que je fasse quelques mouvements de Qi gong, ça m’aidera à trouver le sommeil.

VU RENTRE CHEZ LUI À MIDI.

Il n'a qu'une envie, plonger la tête dans un seau d'eau froide avant de dormir. Malgré le froid, la colère brûle en lui. Après son café du matin, il a vidé deux théières et il n'a pas faim. Il fixe le lit dans le coin de la chambre, derrière le voile bleu ciel. Dans quelques minutes, il y sera étendu, les yeux fermés pour ne plus voir personne, ne plus entendre personne. Les fils tendus dans son cerveau pourront se relâcher. Il se rend compte, à ce moment, combien il chérit cette chambre, ce lit d'un modèle ancien et ce voile bleu ciel fleuri. À plusieurs reprises sa femme avait voulu le changer pour un rideau de dentelle plus raffiné mais il avait toujours refusé. Sans doute chacun a-t-il ses manies, bizarres aux yeux des autres. Dans sa vaste demeure, tout a changé. La peinture des murs, les meubles, les bibelots, les tableaux, jusqu'à la boîte contenant ses médailles. Seul ce voile est resté, un peu isolé parmi toutes les nouveautés. Il est taillé dans un tissu bon marché, élimé jusqu'à la trame, les fleurs imprimées ne sont plus que de vagues points bleuâtres. Mais il l'aime. Sa présence est un réconfort. Ce bleu passé l'apaise. Il n'a jamais su l'expliquer à son épouse.

– Ce rideau est très laid. Mais il nous suit depuis notre troisième anniversaire de mariage. Ne te rappelles-tu pas cet agent de liaison qui nous l'avait apporté quand nous étions dans le maquis ? Il a été tué l'hiver suivant, en retournant à Hanoi.

– Oui, je me rappelle. Mais chaque chose a une durée de vie limitée. Une vie d'homme, mille vies d'objets.

– Si l'objet apporte le confort à l'homme, il doit continuer à exister. Nous n'avons pas besoin de faire comme tout le monde. N'accorde donc pas trop d'importance aux objets. Tu es une femme instruite, tu n'es pas comme la mère Tu.

– Tu me compares à Tu, cette poissonnière ?

Sa femme avait protesté vertement. Il n'attendait que ça :

– Bien sûr que non. Mais n'oublie pas que les femmes comme elle accordent beaucoup d'importance aux objets. Ils sont très significatifs...

Sa femme avait rougi de colère. Depuis, elle le laissait tranquille. Peut-être plus par amour-propre que parce qu'elle avait pris conscience de l'âme des objets. En tout cas, il avait gagné : le vieux rideau était toujours là, il n'était pas seulement un souvenir, c'était également un gri-gri protecteur. Il lui apportait le calme dans le danger, la clairvoyance dans le brouillard. Il apaisait son cœur. À chaque chagrin, à chaque souffrance, Vu s'enfermait dans sa chambre, se laissait choir sur son lit après avoir tiré le rideau. Devant lui n'existait plus alors que ce bleu apaisant. La couleur était passée mais c'était celle de sa jeunesse. Elle possédait le pouvoir de réinsuffler à son esprit fatigué un peu de joie et lui rappelait les milliers de sentiers de l'ancienne forêt qu'il avait

parcourus. Il se souvenait grâce à elle de sa puissance, de son courage, de ses victoires et aussi des dangers qu'il avait encourus, des bonheurs qu'il avait connus...

Quelques années auparavant, il avait fait le lien entre ce voile et la chanson préférée de son enfance, quand il était au lycée.

C'était une chanson italienne qui était passée des lycées français aux écoles populaires, elle était devenue la rengaine des lycéennes et des lycéens. Les paroles disaient que l'homme devait jeter son ancre quelque part, là où il pouvait panser ses blessures, là où il pouvait se relever des coups reçus. Il y retrouverait l'envie de vivre, de renaître. Ce lieu était la vieille demeure...

Pour lui, la vieille demeure se résumait à un bout de tissu bleu défraîchi. Il ne possédait plus rien d'autre.

Dans quelques instants, je m'abattrai sur mon lit dont je connais si bien chaque recoin. Ce voile bleu me protégera et je trouverai la solution...

Coup de frein. La Volga s'arrête net.

– Monsieur, vous êtes arrivé, dit le chauffeur.

– Merci.

– Demain, à quelle heure dois-je passer vous prendre ?

– Demain on partira plus tôt. Passez à six heures et quart.

– Vous aurez le temps de déjeuner avant ?

– Oui. Ce sera plus pratique.

Il descend de la voiture, fonce chez lui, monte à l'étage et troque rapidement ses habits de travail contre un pyjama puis s'écroule sur son lit, comme atteint par une maladie subite. Les sensations familières, la douceur du bleu de son rideau de lit lui permettent de

repandre peu à peu son souffle. Vu ferme les yeux, attendant la sérénité comme un paysan attend la pluie en période de sécheresse. Les fils dans son cerveau se dénouent lentement.

Cet état de grâce ne dure pas longtemps. Il entend soudain des cris, des bruits de vaisselle cassée, de chaises tombées puis la voix aigre de sa femme :

– Qu'est-ce qui se passe ?

– ...

– J'ai demandé : qui a jeté l'assiette de viande ?

– C'est Trung.

– Tu jettes la nourriture ? Eh bien, tu mangeras du sel pendant trois jours... Qui t'a donné le droit de faire le fier ?

– ...

– Je te demande : de quel droit tu fais le fier dans ma maison ?

La voix de Vãn siffle comme une lame frottant sur un bambou. Il n'a jamais entendu une voix aussi atroce ; pourquoi sa voix est-elle si horrible aujourd'hui ?

– Réponds-moi, Trung !

Pleurs du garçon. Des pleurs rapidement étouffés. Il se lève. En bas, sa femme continue de crier :

– Est-ce que tu m'entends ? Réponds-moi, Trung !

Le garçon éclate en sanglots. Les sanglots d'un garçon dont la voix est en train de muer. Vu descend l'escalier. Dans la salle à manger, il voit sa femme, poings sur les hanches, dans la position féminine la plus exécrationnelle, sur le plan esthétique et moral à la fois. Dans cette position, même une reine de beauté ne pourrait émouvoir un homme. Il y a longtemps que son épouse ne lui est plus

apparue ainsi, dans une attitude qu'il a toujours comparée aux manières vulgaires de Tu la poissonnière. Son épouse connaît son tempérament discret et modeste, mais elle sait aussi que si la colère ou la haine le prennent, la rupture sera inévitable. Elle connaît depuis belle lurette les limites au-delà desquelles elle marcherait sur un champ de mines...

Aujourd'hui, serait-elle donc gagnée par la folie ou l'oubli ?

Il arrive à côté d'elle :

– Qu'est-ce qui se passe ?

Vân sursaute, se retourne puis montre le sol :

– Regarde ! Trung en a eu assez de la viande, il a jeté tout le plat par terre. Alors que le pauvre Vinh n'a pas encore mangé un seul morceau... Je les mets tous les deux au riz salé jusqu'à la fin de la semaine.

Il dit calmement comme un enfant épelant chaque mot, sourire figé :

– Pendant trois ans, je ne toucherai plus un seul morceau de viande. Comme cela, personne n'en manquera... Cela te convient ?

Vân est abasourdie. Son visage devient successivement rouge, cramoisi puis blême. En vingt ans de vie commune, elle a appris à le connaître : c'est là le sourire qu'il réserve aux ennemis. Elle recule, ouvre la bouche sans parvenir à parler. Puis subitement, elle tourne les talons, quitte la salle à manger avec humeur et sort dans le jardin.

Vu demande au garçon :

– Qu'est-ce qui s'est passé entre vous deux ?

– Rien... Rien, père..., balbutie Vinh, son fils, avant de s'enfuir sur les pas de sa mère.

Elle est le rempart le plus sûr derrière lequel il peut cacher impunément ses bêtises. Vu se penche vers Trung :

– Que t'a-t-il fait ?

Le fils adoptif éclate en sanglots. Il se retient depuis tout à l'heure mais maintenant que la digue s'est brisée, il pleure à chaudes larmes comme un gamin de trois ans, avec une voix d'adolescent. Vu attend qu'il ait fini pour le prendre dans ses bras :

– Tu as dix mois de plus que Vinh. Tu dois te comporter comme son grand frère.

– Oui, père. J'ai toujours obéi à tes instructions. Mais il m'a insulté.

– Qu'est-ce qu'il a dit ?

– Il m'a traité de bâtard, de parasite.

– Sans raison ?

– Nous étions en train de manger car mère a dit que tu rentrerais tard. Quand j'ai voulu me servir de viande, il m'a dit : tu es un bâtard, un parasite. Tu ne devrais manger que des légumes, tu n'as pas droit à la viande. Estime-toi déjà heureux d'avoir l'autorisation de manger avec moi...

Un froid glacial glisse dans le dos de Vu. L'impression que son cœur s'est arrêté. Une pensée le traverse comme une lame chauffée à blanc :

Il n'a pas pu y penser tout seul. Ce n'est qu'un gamin et un gamin un peu bête. Cela ne peut que venir de sa mère... Ma femme ? Serait-elle si odieuse ?

Il reprend ses esprits :

– Ne fais pas attention à ce que dit Vinh. C'est un goinfre et un menteur. Tu es mon vrai fils. Vân n'est pas ta vraie mère mais sache que tu es de mon sang. Ta peau, ta chair viennent de ma peau, de ma chair. Si Vân et Vinh ne t'acceptent pas, nous nous en irons tous les deux. Tu as compris ?

Le garçon reste bouche bée. Ses yeux le fixent, ronds de stupefaction. Vu croit discerner dans cette surprise un peu de doute et beaucoup de peur devant un grand bonheur. Ce qu'il vient de dire dépasse de loin ce que l'enfant pouvait imaginer :

– Tu es mon fils par le sang, tu as compris ? répète-t-il.

Trung est figé. Il est tout pâle. Vu voit bien toutes les émotions qui traversent ses beaux yeux. L'amertume le submerge.

Il rêve d'un père ! Avoir un père en chair et en os, comme des millions d'enfants, est pour lui un rêve inatteignable, un mirage... pauvre petit prince orphelin...

Ses yeux marron sont ceux d'une colombe. Ils sont très beaux mais très féminins. Cette beauté est-elle la cause de son pauvre destin ? pense-t-il fugitivement. Il saisit la main du garçon, la serre...

– Tu es mon fils de sang. Je n'ai jamais révélé cette vérité car j'avais quelques craintes. Mais aujourd'hui, je te la dois... Tu es grand maintenant.

– Père !

L'enfant se jette dans ses bras. Le bonheur soudain se décharge en sanglots. Les larmes coulent à flots continus, il enfouit sa tête contre la poitrine de Vu, qui le serre affectueusement. Douceur et amertume mêlées envahissent son cœur.

TABLE DES MATIÈRES

Préface de l'auteur	9
Duo	11
LE VILLAGE DES BÛCHERONS.....	175
MÉMOIRES.....	401
LE COMPATRIOTE INCONNU	565
DERNIÈRES VOLONTÉS.....	695
CHANT FUNÈBRE.....	779

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN NOVEMBRE 2008
SUR LES PRESSES
DE
L'IMPRIMERIE F. PAILLART
À ABBEVILLE
POUR LE COMPTE
DE SABINE WESPESER ÉDITEUR

IMPRIMÉ EN FRANCE
NUMÉRO D'ÉDITEUR : 70
ISBN : 978-2-84805-068-3
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2009